

Exposé, en forme de causerie, sur le Dioscoride de Jean-Antoine Sarasin

Autor(en): **Reverdin, Olivier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **43 (1997)**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-660913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

X

OLIVIER REVERDIN

EXPOSÉ, EN FORME DE CAUSERIE, SUR LE DIOSCORIDE DE JEAN-ANTOINE SARASIN

Vous êtes, chers collègues, parvenus au terme de vos savantes discussions sur les rapports entre la médecine et la morale dans l'Antiquité.

En guise de récompense et de délassement, permettez-moi de vous raconter un épisode à la fois distrayant et suggestif, emprunté à l'histoire de l'humanisme dans la Genève réformée de la fin du XVI^e siècle.

*Pour que vous puissiez les examiner et les feuilleter, j'ai déposé dans le salon où se sont déroulés, pour la 42^e fois depuis 1952, les «Entretiens sur l'Antiquité classique», quatre gros in-folio: les *Medicæ Artis Principes* d'Henri Estienne (1564), une édition genevoise du Corpus hippocratique, du XVII^e siècle, le *Dioscoride* de Jean-Antoine Sarasin, paru à Francfort en 1598, et une adaptation allemande, due à Joachim Camerarius, du commentaire de Dioscoride de Mattioli, datant du début du XVII^e siècle, qui est abondamment illustré au moyen des dessins établis par Conrad Gessner, vendus après sa mort par son héritier Kaspar Wolf à Camerarius, lequel les a utilisés, sans même en indiquer la provenance, ni l'auteur¹. Ces figures sont coloriées à la main, et sont plaisantes à regarder, ce que vous ferez, je l'espère, après que j'aurai achevé ma causerie.*

Vous avez donc sous les yeux ce gros in-folio qui contient le *Dioscoride* de Jean-Antoine Sarasin. À première vue, rien ne le distingue des éditions bilingues d'auteurs grecs du XVI^e siècle; mais, pour peu qu'on en analyse les éléments, on ne tarde pas à

¹ Voir à ce sujet Lucien BRAUN, *Gessner* (Genève 1990), 194 sqq.

découvrir que l'histoire de sa gestation, de son impression et de sa publication constitue un véritable roman.

Commençons par décrire cette édition, non sans avoir rappelé qu'elle a été, pendant plus de trois siècles, de beaucoup la meilleure; qu'elle fut, avec le commentaire de Mattioli, la bible des herboristes et des apothicaires, de génération en génération, et qu'elle n'a été dépassée que 308 ans après sa parution par la belle édition de M. Wellmann, qui a commencé à paraître à Berlin en 1906, pour le traité principal, le *De materia medica*.

La page de titre semble pourtant simple et claire: elle porte le nom et la marque des héritiers d'André Wechel (Claude Marny et Jean Aubry), la date 1598 et, comme lieu d'édition, Francfort. Un privilège impérial y est mentionné. On en trouve le texte au verso, et on constate avec étonnement qu'il date de mai 1582, et qu'en conséquence, il est de 16 ans antérieur à la parution du volume!

Passons à l'examen du contenu. Qui est familier des impressions du XVI^e siècle ne tarde pas, en observant les ornements typographiques (bandeaux, culs de lampe, majuscules), à reconnaître ceux d'Henri Estienne dans la plus grande partie du volume, et ceux des héritiers de Christian Wechel sur un certain nombre de folios placés en tête de la première partie du volume (qui comprend le *De materia medica*, les *Alexipharmaca* et les *Theriaca*) et de la seconde partie, qui a un titre et une pagination propres (elle contient les *Parabilia*).

L'évidence s'impose: le texte grec, la traduction latine et le commentaire des écrits de Dioscoride, authentiques pour les trois premiers, suspects pour le quatrième, ont été composés et tirés à Genève, par l'imprimerie d'Henri Estienne, et expédiés à Francfort dans les conditions que nous allons évoquer; les folios liminaires, eux, ont été composés à Francfort, par les héritiers d'André Wechel.

À l'époque où le volume a paru, l'imprimerie d'Henri Estienne, à Genève, était aux abois. Ruiné par l'édition de son *Thesaurus Graecae linguae* (1572)², puis par celle de son Platon (trois volumes

² Le *Thesaurus* représente, avec ses annexes, 5 volumes in-folio. Il a été tiré à quelque trois mille exemplaires. Voir au sujet de ce tirage, considérable pour l'époque, Hans BREMME, *Buchdrucker und Buchhändler zur Zeit der Glaubenskämpfe. Studien zur Genfer Druckgeschichte, 1565-1580* (Genève 1969), 29-30.

in-folio, 1578)³, fuyant ses créanciers, Henri Estienne s'absentait de Genève, rodait à travers les Allemagnes, prolongeait ses séjours à Paris. Il n'était plus dans son bon sens. Ses presses chômaient. Ses affaires périlclitaient. Ce qui inquiétait les conseils de la République: la production et l'exportation de livres était une branche essentielle de l'économie genevoise. D'où le mandat donné le 3 octobre 1597 à Paul Estienne «de reprendre et soigneusement continuer le train de la dite imprimerie»⁴. Ce que Paul fit, aidé par son beau-frère Isaac Casaubon⁵.

Faute d'argent, l'imprimerie n'était plus apte à travailler pour son propre compte et à commercialiser sa production, comme l'avait fait jusqu'alors Henri Estienne. Elle en fut réduite à travailler pour des tiers. De cela, on a deux exemples pour l'année 1598, qui est celle où Henri Estienne mourut, solitaire, à Lyon: le *Dioscoride* de Jean-Antoine Sarasin, imprimé pour le compte des héritiers de Christian Wechel, et l'*Athénée* de Casaubon⁶, imprimé pour le compte de Jérôme Commelin, libraire établi principalement à Heidelberg, et accessoirement à Genève. Si on compare la mise en page, l'impression elle-même, l'utilisation des ornements typographiques, le papier, qui est médiocre, on est frappé par les analogies; ces deux importants in-folio (770 pages pour *Dioscoride*, 748 pour *Athénée*) se ressemblent comme deux frères jumeaux!

Il a donc fallu expédier de Genève à Francfort les feuilles contenant le texte grec de Dioscoride, sa traduction latine et

³ Sur les conditions dramatiques d'impression de ce Platon, dont les pages servent de nos jours encore de système de référence aux *Dialogues*, cf. O. REVERDIN, «Le Platon d'Henri Estienne», in *Museum Helveticum* 13 (1956), 239-50.

⁴ Texte complet de ce mandat: O. REVERDIN, «Henri Estienne à Genève», in *Henri Estienne*, Cahiers V.L. Saulnier 5 (Paris 1988), 35-6.

⁵ Isaac Casaubon avait épousé Florence Estienne, fille d'Henri et sœur de Paul. Paul était le fils d'Henri Estienne.

⁶ Il suffit de lire la correspondance de Casaubon, dans l'édition de Th. JANSON AB ALMELOVEEN (Rotterdam 1709), lettres 44, 81, 111, 986, 1004, pour savoir que cet *Athénée* a été imprimé à Genève, pour le texte; le commentaire, une des œuvres majeures de la philologie classique à l'époque moderne, a été imprimé et édité à Lyon, par Antoine DE HARSY. Sur ces impressions, exécutées pour des tiers, on consultera Fred SCHREIBER, *The Estiennes* (New-York 1982), chapitre XIV, 233 sqq., intitulé «*Libri Stephanorum latentes*».

son commentaire. Il est aisé de reconstituer l'aventure que cela a représenté. L'imprimerie des Estiennes se trouvait, à Genève, dans le quartier de Rive⁷. Les feuilles ont été enroulées et mises dans des tonneaux que l'on a chargés sur des barques soit dans le port de Longemalle, soit dans celui, tout proche, du Molard. Bien que la paix eût été signée, Genève était encore en état de guerre et de siège. Les terres du Duc de Savoie, qui avait des prétentions sur la ville, l'entouraient de toutes parts. La seule voie de communication permettant de gagner le monde extérieur, c'était le Léman, contrôlé par la flotte de Berne.

Le *Dioscoride* fut transporté par voie d'eau jusqu'à Morges; par voie de terre de Morges à Orbe, en territoire bernois; puis, jusqu'à Francfort par voie d'eau: l'Orbe jusqu'à Yverdon, le Lac de Neuchâtel, la Thielle, le Lac de Bienne, l'Aar que l'on descendait jusqu'à son confluent avec le Rhin; le Rhin, jusqu'à Mayence, en passant par Bâle et Strasbourg; de Mayence, on remontait à contre-courant le Main et on atteignait les quais du port de Francfort. C'est la voie qu'ont empruntée tous les livres genevois mis en vente à la Foire de Francfort, grâce à laquelle ils étaient distribués, et où, très souvent, ils étaient reliés. On en a une preuve irréfutable. Dans deux lettres d'Henri Estienne à Crato de Kraftheim, conservées à Gotha, il est question d'un naufrage à la hauteur de Soleure: toute la cargaison qu'Estienne destinait à la foire fut perdue, et l'insistor chargé de la convoier, prénommé Jérôme, en fut si affecté qu'il transmit tout de travers les messages qu'il avait mandat de délivrer à Francfort⁸.

*

* *

⁷ D'où le nom de Robert Estienne donné, de nos jours, à une des rues de ce quartier, qui est en bordure du lac.

⁸ Les lettres d'Estienne à Crato de Kraftheim ont été éditées par L. PASSOW, à Leipzig, en 1835. Rappelons qu'Henri Estienne a été un familier des foires de Francfort, auxquelles il a consacré, en 1574, un curieux petit opuscule intitulé *Francofordiense Emporium, sive Francofordiense Nundinae*, très rare, mais dont il existe des réimpressions, avec traductions, française (Lisieux 1575) et anglaise (Chicago 1911).

Revenons au *Dioscoride* de Jean-Antoine Sarasin. Le texte et ses annexes ayant été débarqués à Francfort, Claude Marny et Jean Aubry se mirent au travail. Ils combinèrent les folios qu'ils venaient de recevoir avec d'autres folios qu'ils imprimaient eux-mêmes, sur la base de textes et de gravures qu'ils avaient reçus de Genève. Comme on l'a vu, ce sont les ornements typographiques qui permettent de distinguer les deux parties du volume. Examinons leur contenu, en commençant par ceux qui précèdent le *De materia medica*. En voici la description détaillée:

Folio 1: le titre au recto; au verso le privilège, qui date, comme on l'a vu, de 1582, et qui est en conséquence vieux de 16 ans.

Folios 2 et 3, recto et verso: *Epistola dedicatoria* de Jean-Antoine Sarasin à Henri IV, datée des calendes de mars 1598, et signées *Tuae Maiestati addictissimus Jan-Antonius Saracenus Lugdunensis*.

Folio 4, recto et verso, et Folio 5, recto: *Ad Candidum Lectorem*. Cette épître au lecteur n'est pas signée, mais elle est de Sarasin, qui s'y exprime à la première personne, et y raconte les aventures, pendant de longues années, de l'entreprise qu'a été cette édition de Dioscoride.

Folio 5, verso: portrait gravé de Dioscoride, suivi d'une épigramme de 7 distiques, signée *Joan Paludius Philophilus*.

Folio 6, recto (faisant face à la page précédente, de manière rigoureusement symétrique): portrait gravé de Jean-Antoine Sarasin, suivi d'une épigramme en 7 distiques élégiaques, signée *Paulus Stephanus*.

Folio 6, verso: poème en grec (35 hexamètres), signé *Is. Casaubonus*.

Folio 7, recto et verso: poème en latin, de 36 hexamètres, signé *Th. B. V.*, à la gloire de Dioscoride et de Sarasin (*Th. B. V.* = Theodorus Beza Vezelius). Au verso, à la suite du poème de Théodore de Bèze, début d'un poème latin de 12 strophes de 4 vers chacune, poème qui se continue au

Folio 8, recto: il est daté de *Myrtilleti ad Nicrum* (= Heidelberg sur le Neckar), au mois d'avril 1587, et signé *Paulus Melissus Francus, Comes sacri Palatii et Eques, civis Romanus*.

Folio 8, recto et verso: deux petits poèmes, formés chacun de quatre distiques élégiaques, intitulés *In lucubrationes Iani Antonii Saraceni* et *In Dioscoridem eiusdem*, signés *Iohan. Posthius Archiater Palat. f.*

Folio 8, verso: épigramme, imprimée en lettres majuscules, formée de 9 distiques, intitulée *In Dioscoridem cognomento ΦΑΚΑΝ*, à *Cl. V. Iano Antonio Saraceno, Doctore Medico celeberrimo, Latinitate donatum, purgatum et doctissimis annotationibus illustratum*. L'auteur en est Ioan. Tornaesius.

Folio 9, recto: poème latin en 9 distiques signé Georg. Ienischius Neurodensis Silesius.

Folio 9, verso, et 10, recto: citations, en grec avec traduction latine, des passages de «Suidas» où il est question de Dioscoride (en tout, 8 citations).

Folios 10, verso, à 13, recto: index (πίναξ) grec des plantes mentionnées par Dioscoride dans le *De materia medica*.

Folios 13, verso, à 16, verso: traduction latine de cet index.

Folios 16, verso, et 17, recto: index grec et latin relatif aux *Alexipharmaca* et aux *Theriaca*.

Folio 17, verso: citation du début du livre XXV de Pline.

Folio 18, recto et verso: blanc.

*

* *

Le contenu des folios liminaires

Dans son Épître dédicatoire à Henri IV, Sarasin se qualifie lui-même de «Lyonnais», et de «Sujet de sa Majesté». Comme on le verra plus bas, il était aussi singulièrement impliqué dans la vie et les institutions genevoises. À nos yeux, il y a là une contradiction. À l'époque, en revanche, cette double appartenance est courante. En tout cas aussi longtemps que les réformés français qui s'étaient réfugiés à Genève ont conservé l'espoir d'un retour dans leur patrie, avec laquelle ils n'avaient pas rompu les ponts. On évitera donc d'appliquer au XVI^e siècle les notions modernes, très formalistes, sur la citoyenneté et la nationalité. Jean-Antoine Sarasin était né à Lyon; à l'âge de 4 ans, en 1551, il s'était réfugié à Genève avec son père; il y avait passé son enfance et son adolescence; plus tard, il avait poursuivi ses études de médecine à Lyon et à Montpellier, puis il était revenu à Genève. Il se considérait donc, tout à la fois, comme Français et Genevois. On remarquera que Théodore de Bèze ajoute à son nom celui de Vézelay, en Bourgogne, où il est né.

Le *portrait de Dioscoride* est probablement inspiré par la miniature qui sert de frontispice au manuscrit d'Anicia Iuliana et reproduit vraisemblablement un buste antique analogue à

ceux que l'on possède d'Hippocrate, de la plupart des grands philosophes et poètes⁹.

Paludius, auteur de l'épigramme qui accompagne ce portrait, est un Tchèque. Il se trouvait en 1598 à Genève, en qualité de tuteur d'un jeune noble morave, Georges Sigesmond de Zastrizly, qui logeait chez Théodore de Bèze et suivait le cours de l'Académie. Ces deux Tchèques achetèrent la bibliothèque de Théodore de Bèze, tout en lui en laissant l'usufruit jusqu'à sa mort, l'aidant ainsi à survivre (il se débattait dans des conditions matérielles très précaires, voire dans une extrême pauvreté, et il était, comme on disait alors 'caduc', c'est-à-dire sénile)¹⁰.

Le portrait de Jean-Antoine Sarasin n'est pas signé. Il le représente âgé de 51 ans, en 1598, c'est-à-dire peu avant sa mort (29.12.1598), au moment où, enfin, son *Dioscoride* allait paraître à Francfort. Il est donc vraisemblable qu'il a été gravé tout exprès pour figurer dans ce livre.

Paul Estienne, fils aîné d'Henri, auteur de l'épigramme qui accompagne le portrait de Jean-Antoine Sarasin, a, selon toute vraisemblance, surveillé l'impression du *Dioscoride*. Il venait en effet, de remettre en marche l'imprimerie de son père, dont il devait être le successeur dès 1599. Il y produisit, jusqu'en 1626, de nombreuses et belles éditions; mais, dès 1604, dans des conditions très difficiles: on l'a accusé, à tort selon toute vraisemblance, d'avoir joué un rôle ambigu au moment de l'Escalade (décembre 1602)¹¹; il fut banni, s'établit dans le domaine

⁹ On trouvera quelques remarques sur le portrait de Dioscoride dans l'article de M. WELLMANN, in *RE* V 1 (1903), col. 1131.

¹⁰ On trouvera sur cette transaction et sur le séjour à Genève de Paludius et de G.S. de Zastrizly des informations très précises dans le livre de Frantisek HRUBI, *Etudiants tchèques aux écoles protestantes de l'Europe occidentale* (Brno 1970). Paludius racheta également des livres de la bibliothèque d'Henri Estienne, que ses créanciers vendaient à l'encan. C'est ainsi que de précieux livres genevois furent transportés en Moravie, vraisemblablement dans le château des Zastrizly. Ils ont été victimes de la guerre de Trente Ans. Une partie s'en trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Gotha. On a perdu la trace du reste.

¹¹ L'Escalade, dont les Genevois célèbrent chaque année l'anniversaire, est une ultime tentative du Duc Charles Emmanuel de Savoie de s'emparer de Genève, de nuit, en escaladant ses murs avec des échelles, tentative qui échoua piteusement.

des Glières, près de L'Éluiset, à une dizaine de kilomètres de Genève, domaine qu'il avait hérité de son père. C'est de là qu'il dirigea son imprimerie, dont on lui apportait les placards pour qu'il les corrigéât. En 1626, il rentra en France, où sa trace se perd¹².

Isaac Casaubon est né à Genève en 1559. Il a passé son enfance à Crest, en Dauphiné, où son père avait été envoyé comme pasteur. À l'âge de 19 ans, en 1578, il revint à Genève, où il fut à l'Académie l'élève du Crétois François Portus, auquel il succéda dans la chaire de grec (et, bientôt, de latin) en 1582. Il y donna un enseignement de tout premier ordre, qu'on peut juger grâce à ses éditions de *Perse*, de *Suétone*, d'*Athénée* et de *Polybe*, qui reposent sur les notes qu'il avait établies en vue de ses cours. En raison de ses malheurs, la République, accablée par la guerre et les épidémies, n'était plus en mesure de rétribuer les professeurs de l'Académie. Casaubon accepta un appel de l'Université de Montpellier, puis des charges à Paris, où il fut un des protégés d'Henri IV. Lorsque celui-ci fut assassiné (mai 1610), pris de peur, Casaubon se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1614. On lui accorda la sépulture dans l'Abbaye de Westminster, où l'on peut encore lire son épitaphe. Avec son ami Joseph Juste Scaliger (qui enseigna aussi à Genève), et avec Claude Saumaise, il est un des trois grands humanistes du domaine français à la fin de la Renaissance. On notera qu'ils sont tous trois des Réformés. Le poème de Casaubon est composé dans un grec impeccable.

Théodore de Bèze (1519-1605), né à Vézelay, s'était réfugié à Genève en 1548. Il commença par enseigner le grec à

¹² On trouvera des renseignements (partiels!) sur la carrière de Paul Estienne dans l'ouvrage fondamental d'Antoine RENOUARD, *Annales de l'Imprimerie des Estienne* (Paris 1843; réimpression anastatique Genève 1971), 496-509, avec des listes, incomplètes, de ses éditions, et chez Fred SCHREIBER, *The Estiennes*, 217-226. Sa production, qui n'est, certes, pas négligeable, et son pitoyable destin mériteraient une étude.

l'Académie de Lausanne. Calvin le rappela à Genève en 1558; il en fit le premier recteur de l'Académie, fondée en 1559, et son principal collaborateur. Dès 1564, il prit normalement la succession de Calvin, à la tête de l'Eglise. En 1598, au moment où parut le *Dioscoride* de Sarasin, il était fort diminué par l'âge, et allait bientôt devenir sénile. Il est donc vraisemblable que son ode à la gloire du *Dioscoride* a été rédigée pendant les longues années qui en précédèrent la parution.

Paulus Melissus (Paul Schede, de son vrai nom) (1539-1602), poète franconien, a séjourné à Genève, dans l'entourage d'Henri Estienne, et y a conservé des amis avec lesquels il échangeait des lettres. On notera que son poème date de 1587, époque où il savait déjà que Jean-Antoine Sarasin avait mis au point le texte de *Dioscoride*, sa traduction et son commentaire, qui, rappelons-le, ne parurent que onze ans plus tard, en 1598¹³.

Jean de Tournes (ou *Detournes*), l'auteur de l'épigramme qui se trouve au verso du folio 8, est originaire de Noyon (comme Calvin et Laurent de Normandie). Il était imprimeur, à Lyon; les mesures rigides contre les réformés l'obligèrent à se transférer à Genève, où il avait déjà des activités, dont il acquit la bourgeoisie en 1596, et où ses descendants, qui ont joué un rôle en vue dans la République, ont continué à imprimer et à éditer des ouvrages fort divers jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (ils ont travaillé notamment pour les Missions des Jésuites en Amérique!).

Sur *Johann Posth* (auteur des deux épigrammes signées *Iohan. Posthius, Archiater Palat. f.*), on trouvera une ample notice dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*. Né en 1537 dans le Palatinat, il a étudié la médecine et les humanités à Heidelberg. Au cours d'un voyage en France, il a rencontré, à Paris, Henri Estienne,

¹³ Sur ce poète, on consultera la biographie de Pierre DE NOLHAC, *Un poète rhénan ami de la Pléiade, Paul Melissus* (Paris 1923).

avec qui il est resté en correspondance, ce qui explique sans doute qu'il se soit intéressé à l'édition de Dioscoride. Il est l'auteur de poèmes latins, et a notamment été le médecin de l'Électeur Palatin Frédéric III (dont on se souviendra qu'il a fait de Heidelberg une citadelle calviniste). Mort de la peste en 1597, il n'était plus de ce monde quand le *Dioscoride* est sorti de presse.

En revanche, sur *Georg Ienisch*, nous n'avons pu trouver aucune information.

Après l'analyse, la synthèse. Les pages liminaires, qui, de toute évidence, ont été envoyées de Genève à Francfort, où on les a imprimées, font apparaître comme une synthèse du petit monde littéraire, humaniste et religieux de Genève à la fin du XVI^e siècle, et c'est là leur intérêt. Autour de Sarasin gravitent Paul Estienne, son imprimeur; Jean de Tournes, imprimeur lui aussi; Isaac Casaubon, un des plus grands philologues de tous les temps, et Théodore de Bèze; Paludius, représentant de la diaspora calviniste en Europe centrale et orientale; Paul Melissus et d'autres représentants du monde réformé de Heidelberg, avec lequel les Genevois entretenaient d'étroits rapports. Tout cela méritait d'être mis en évidence. N'est-ce pas un peu de la vie culturelle de l'Europe à la fin du XVI^e siècle?

Histoire d'une entreprise scientifique

L'épître de Jean-Antoine Sarasin *Ad candidum Lectorem* permet de reconstituer l'histoire de l'édition de Dioscoride qui nous occupe. L'initiative de cette entreprise revient, indubitablement, à Henri Estienne lui-même, dont l'intérêt pour la médecine grecque est attesté, dès 1564, par l'édition de son *Dictionarium Medicum*, dans lequel il présente systématiquement l'ensemble du vocabulaire médical grec (qui devait bientôt trouver une large place dans son *Thesaurus* [1572]). En annexe à ce *Dictionarium Medicum* figure l'édition princeps grecque du *Lexique* d'Érotien sur la langue d'Hippocrate.

En 1567, Estienne produisit un très lourd in-folio (près de 2000 pages, sur deux colonnes) intitulé *Medicae Artis Principes post Hippocratem et Galenum*. On y trouve, en traduction latine, les œuvres de huit médecins grecs (dont Alexandre de Tralles, Paul l'Éginète, Aetius, Oribase) groupées avec le texte original en latin de trois autres médecins antiques, dont Celse. Estienne escomptait sans doute tirer profit de ce gros volume: la médecine grecque n'était-elle pas de beaucoup supérieure à la médecine héritée du Moyen Âge et de la Renaissance? Comme la plupart des praticiens ignoraient le grec, il semblait judicieux de mettre à leur portée les médecins grecs dans une traduction latine.

Le livre, pourtant, se vendit mal. Laurent de Normandie¹⁴, ami intime et contemporain de Calvin, né lui aussi à Noyon, et réfugié à Genève, avait commandité le volume et, en qualité de libraire, s'occupait de le vendre. Il fut emporté par la peste, en 1569, soit quelque deux ans après la sortie de presse de ce livre. On fit l'inventaire de ses biens. Il lui restait, en magasin, 476 exemplaires des *Medicae Artis Principes* (sur un tirage probable de 600 à 800)! La mévente était grave, et s'explique en partie par la situation dramatique dans laquelle se trouvait Genève, autour de laquelle rôdaient la peste et la guerre.

La décision prise par Henri Estienne de produire un *Dioscoride in-folio*, conçu selon les critères qui étaient les siens: texte grec et traduction latine, notes marginales, commentaire, remonte très vraisemblablement à l'année 1574. Cette année-là, Estienne s'était rendu de Genève à Vienne. De tête, sur son cheval, il composait, *ad fallendum itineris taedium*, des parodies de vers grecs, qu'il notait, le soir, à l'étape. De retour à Genève, il les publia sous la forme d'un très curieux recueil, en partie interfolié (pour que l'acheteur puisse noter à son tour d'autres parodies). C'est un petit 8°, daté de 1575.

¹⁴ Laurent de Normandie a certainement contribué à faire comprendre à Calvin qu'il y a une différence entre l'usure et le prêt à intérêt, lequel permet à qui le reçoit d'entreprendre, et à qui l'a accordé d'être rétribué de sa confiance et de participer aux fruits de l'entreprise commune. Voir à ce sujet André BIÉLER, *La pensée économique et sociale de Calvin* (Genève 1959).

À Vienne, Estienne eut l'occasion de rencontrer Jean Sambuc (Johannes Sambucus), médecin et humaniste hongrois, qui tenait à la cour la charge d'historiographe de l'empereur Maximilien II. Il eut aussi l'occasion de voir le célèbre manuscrit de Dioscoride, somptueusement calligraphié et illustré, à Constantinople, en 1512, à l'intention d'Anicia Iuliana, fille de l'empereur Anicius Olybrius. Il en prit ou en fit prendre la copie en vue de l'édition qu'il projetait, et s'assura la collaboration de Sambuc.

Disposant de l'édition princeps d'Alde Manuce (Venise 1499), de la réédition d'Asulanus (Venise 1518), du commentaire de Pierandrea Mattioli (Venise 1544), d'autres éditions dont celle de Goupil (Paris 1543), et de diverses copies de manuscrits qu'il avait faites lui-même ou fait faire, Estienne avait en mains tous les éléments voulus, selon les exigences qui étaient les siennes, pour éditer Dioscoride.

Son idée première avait été d'imprimer, face au texte grec (selon le schéma de toutes ses grandes éditions d'auteurs grecs in-folio), la traduction latine de Jean Ruel, que son grand-père, Henri I^{er} Estienne, avait imprimée à Paris en 1516. Mais il ne tarda pas à constater que cette traduction était médiocre, et qu'il était peu judicieux de la mettre en confrontation permanente avec le texte grec. Il chargea en conséquence un médecin genevois, Jean-Antoine Sarasin, avec lequel il entretenait de bonnes relations¹⁵, de la réviser. Sarasin se mit au travail, et ne tarda pas à considérer cette tâche comme haïssable et vaine. Refusant de continuer à «interpoler» la traduction d'autrui, il se décida à en établir une nouvelle, qu'il se mit à rédiger.

Jean-Antoine Sarasin

Le moment est venu de présenter l'éditeur de Dioscoride, Jean-Antoine Sarasin.

La maison de son père, Philibert Sarasin, était située au Bourgade-Four, ancienne place du marché de l'oppidum allobroge de Genua, et, au Moyen Âge, siège principal des fameuses foires.

¹⁵ Jean-Antoine Sarasin parle de la *familiaritas* qui l'unissait à lui.

Cette maison était un des hauts lieux de la vie intellectuelle et spirituelle de Genève. Médecin et ami de Calvin, qu'il assista dans sa pénible agonie, Philibert Sarasin hébergeait chez lui, en 1558-9, un jeune anglais: Thomas Bodley, dont le père, fuyant les persécutions de Marie Tudor, s'était réfugié à Genève, en même temps que quelques Écossais (dont John Knox, Andrew Melville, Henry Scrimger) et des Anglais.

Thomas Bodley a laissé une autobiographie manuscrite, qui a été publiée à Oxford en 1647¹⁶. Il y raconte qu'à l'âge de 12 ans¹⁷, il suivait à l'Académie, qui venait de s'ouvrir, les cours de Jean Calvin et de Théodore de Bèze (théologie), d'Antoine Chevalier (hébreu) et de François Béraud (grec). Bodley avait par ailleurs, pour le grec, un précepteur remarquable: le médecin et helléniste Robert Constantin, originaire de Caen, qui travaillait alors à Genève pour y établir la seconde édition du dictionnaire grec (*Lexicon sive Dictionarium Graeco-Latinum*) de Jean Crespin, sorti de presse en 1562. En outre, sous le même toit, vivaient le jeune Jean-Antoine Sarasin (fils de Philibert), qui était un peu plus jeune que lui (il était né en 1547), et sa sœur, Loyse. Sans doute suivaient-ils tous deux, avec Thomas Bodley, les leçons de Constantin. La maison du Bourg-de-Four était une pépinière d'hellénistes. Comme on va le voir, Jean-Antoine connaissait admirablement et le grec et la médecine grecque. Quant à Loyse, si l'on en croit la tradition, elle a été courtisée par Agrippa d'Aubigné à l'époque où, jeune encore, il étudiait à Genève. Elle en aurait profité pour lui donner des leçons de grec¹⁸.

Jean-Antoine Sarasin passa son enfance et son adolescence dans la maison paternelle; puis il alla compléter sa formation à Lyon, ville dont il était originaire, et à Montpellier, où il a sans doute

¹⁶ *The Life of Sir Thomas Bodley, the honorable Founder of the public Library in the University of Oxford, written by himself* (Oxford 1647).

¹⁷ Ce qui n'est pas tout à fait exact: les cours de l'Académie ont commencé en 1559. Bodley était né en 1545. Il était donc alors dans sa quatorzième année; mais il n'en était pas moins précoce.

¹⁸ Cf. Charles BORGEAUD, *L'Académie de Calvin* (Genève 1900), 151.

acquis la connaissance approfondie des plantes médicinales dont son commentaire de Dioscoride fait foi: l'Université de Montpellier avait alors déjà son fameux jardin botanique. Genève avait eu, pour peu de temps, le sien: le célèbre botaniste et médecin Jean Bauhin avait en effet séjourné à Genève de 1568 à 1570; il y cultivait des simples devant son logis, à la rue Saint-Aspre (probablement sur les pentes qui descendaient vers les fortifications, contre lesquelles est adossé, aujourd'hui, le Monument de la Réformation)¹⁹.

Rentré à Genève, Jean-Antoine Sarasin y exerça la médecine. Il fit partie du Conseil des Deux-Cents (qui tenait lieu de parlement), et donna dès 1584, à la demande de quelques étudiants, et à titre bénévole, un enseignement de médecine à l'Académie²⁰. Il mourut, à l'âge de 51 ans, le 29 décembre 1598. On le voit: il a participé très activement à la vie politique et scientifique de la ville dont il était citoyen. Son fils Jean en fut, dès le début du XVI^e siècle, une des têtes politiques: il a été élu, entre 1609 et 1630, quatre fois syndic et deux fois premier syndic²¹. On a les meilleures raisons de le considérer comme inspirateur et rédacteur principal du *Citadin de Genève ou Response au Cavalier de Savoye*, qui est une des pierres miliaries de la longue route que

¹⁹ Cf. Ch. BORGEAUD, *op.cit.*, 100.

²⁰ Cf. Ch. BORGEAUD, *op.cit.*, 101 et 151.

²¹ Le collège des quatre syndics exerçait le pouvoir exécutif, dans le cadre du Petit Conseil, où il siégeait avec les anciens syndics, dont l'effectif était au maximum de seize. Les syndics étaient élus pour un an et n'étaient rééligibles qu'au terme de quatre ans. Jusqu'au début du XVII^e siècle, seuls les Genevois d'anciennes familles, citoyennes ou bourgeoises avant la Réforme, accédaient aux charges de syndic ou de membre du Petit-Conseil. Au temporel, donc, la République était gouvernée par les autochtones. En revanche, les autorités ecclésiastiques, à savoir la Compagnie des pasteurs, le Consistoire, le Collège et l'Académie, n'étaient formées que de réfugiés, français pour la plupart. Le premier réfugié qui ait été élu syndic, en 1603, est Jean Budé, seigneur de Vérace, petit-fils de Guillaume Budé. Jean Sarasin, fils de Jean-Antoine et petit-fils de Philibert, a été le second, élu syndic en 1609, 1614, 1618, 1622, puis premier syndic en 1626 et 1630. Peu à peu, par les mariages comme par les activités conjointes, les anciens et les nouveaux Genevois formaient une nouvelle nation!

Genève a dû parcourir pour faire reconnaître sa souveraineté, contestée par la maison de Savoie²².

Après cet excursus relatif à la famille Sarasin et au destin de Genève, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles (c'est-à-dire au moment où le *Dioscoride* parut à Francfort), revenons à celui-ci.

La traduction latine de Dioscoride était prête, de même que son commentaire. Mais, sous divers prétextes, Estienne tergiversait. Sambuc, mort prématurément, n'avait pas tenu ses promesses. Estienne, sans cesse en voyage (*Propter peregrinationes, quae interea temporis frequentiores ac paene perpetuae*, écrit Sarasin), ne tenait pas ses promesses et était de mauvaise foi (*Non daretur promissum implere fidemque datam exsolvere*). Il avait en fait cessé de diriger son imprimerie, qui allait à vau l'eau. La traduction et le commentaire de Sarasin étaient prêts, mais gisaient à l'abandon²³. C'est alors qu'intervinrent les héritiers d'André Wechel: Claude Marny et Jean Aubry, qui imprimaient et faisaient commerce de librairie à Francfort. Ils proposèrent de suppléer aux carences d'Estienne et de publier à leur propre enseigne le *Dioscoride* en préparation — et en souffrance — à Genève²⁴. Ce devait être en 1582, à en juger par le privilège qu'ils se procurèrent. Ainsi se termine la période (1574-82) pendant laquelle le maître d'œuvre était Henri Estienne. Sans doute y eut-il des difficultés. Estienne avait un caractère plus que difficile; il était furieusement querelleur, sans cesse en procès; il a dû chercher par tous les moyens à faire valoir ses droits. Des recherches dans les archives d'État de Genève, que nous

²² La République, qui avait succédé à l'évêque, prétendait avoir ainsi hérité de l'immédiateté impériale octroyée, le 1er août 1034, par Conrad le Salique à son prince-évêque. Le *Citadin de Genève* a été imprimé à Paris en 1606, sans nom d'auteur; mais on est en mesure d'affirmer que ce texte collectif est dû, pour son inspiration et sa rédaction essentielle, à Jean Sarasin.

²³ *Meae... in Dioscoridem lucubrationes in scriniis meis plusculis annis delituerint*, écrit Sarasin dans son épître *Ad candidum Lectorem*.

²⁴ *Id porro, cum Andreae Wecheli haeredes rei literariae iuvandae quam studiosissimi animadverterent, cuperentque nonnullorum bonorum virorum desiderio et expectationi satisfacere, hoc a me tandem impetrant, eas (id est lucubrationes) uti patiar in hominum aspectum lucemque proferri.*

n'avons pu entreprendre, confirmeraient sans doute la chose. Le fait est qu'on continua à imprimer le *Dioscoride* à Genève, et que le texte ne fut expédié à Francfort qu'au moment où, errant et sénile, Henri Estienne mourut à Lyon, en mars 1598. Jean-Antoine Sarasin ne lui survécut que quelques mois. Le 29 décembre de la même année, il quitta ce monde; avait-il eu au moins la joie de recevoir un exemplaire de son *Dioscoride*? C'est peu probable.

Les mérites de Jean-Antoine Sarasin

Nous avons vu les louanges que lui prodiguent ceux qui ont composé les poèmes liminaires qui figurent en tête du volume: Paludius, Paul Estienne, Casaubon, Théodore de Bèze, Paul Melissus, Jean de Tournes. Ces louanges sont amplement méritées.

Le texte de Dioscoride a été établi avec la plus grande rigueur, comme l'attestent les très nombreuses notes qui figurent dans les marges extérieures des pages — celles qui jouxtent le texte grec. Les diverses leçons, fournies par les éditions et les manuscrits utilisés, y sont discutées, et les choix, justifiés. Estienne est peut-être en partie l'auteur de ce travail, encore que tout indique qu'il est dû, pour l'essentiel, à Sarasin.

La traduction latine est à la fois très précise et élégante, Sarasin connaît les plantes décrites, et sait donc de quoi il parle. Il a par ailleurs soigneusement épuré le texte et regroupé les interpolations livrées par la tradition manuscrite dans une section à part du volume intitulée *Notha*.

L'élément le plus remarquable et le plus original, ce sont les *scholia*, en d'autres termes le commentaire philologique et scientifique des traités de Dioscoride: 145 pages, sur deux colonnes de 68 lignes chacune, imprimées dans un petit corps, pour le *De materia medica*, les *Alexipharmaca* et les *Theriaca*; 8 pages pour les *Parabilia*, soit, au total, quelque 20'000 lignes!

Ces 'scholies', précises et concises, attestent une parfaite familiarité avec la langue grecque, une maîtrise de la prose latine,

